

Trois temps

Paul-Marie Lapointe, *Le Sacre, l'Hexagone*, 1998.

Pierre Vadeboncoeur

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vadeboncoeur, P. (1998). Compte rendu de [Trois temps / Paul-Marie Lapointe, *Le Sacre, l'Hexagone*, 1998.] *Liberté*, 40(6), 154–159.

PIERRE VADEBONCŒUR

TROIS TEMPS

Paul-Marie Lapointe, Le Sacre, l'Hexagone, 1998.

(C'est à peine si j'ose jamais parler de poésie, mais en tout cas voici et tant pis.)

Trois cents pages de figures en vers, faites d'innombrables variations et utilisations du mot tabarnacos (tabarnac) (los tabarnacos). Par exemple, divers « itinéraires » commandés chacun, pour autant de poèmes, par des initiales de lieux mexicains correspondant aux dix lettres du mot. Ou bien neuf « constellations » imaginaires dont les noms sont autant d'anagrammes du même mot. Ou encore maints autres acrostiches ou jeux anagrammatiques, mais je m'arrête ici, dépassé, entraîné comme par ce flot, dépersonnalisé, avalé par le verbal comme si j'étais chez Hugo.

C'est à se demander si l'ordinateur n'a pas collaboré. C'est possible. Cela me semblerait même probable. Mais peu importe. Car le poète est là visiblement, sachant la langue et la syntaxe et y gouvernant selon l'art son verbe malgré tout raisonnable, ce qui ôte l'idée de subterfuge et tout soupçon de poudre aux yeux.

Pas de remplissage, malgré la profusion des mots, du moins je le sens ainsi. Et voici également ce que je sens : poésie anti-lyrique, mais poésie.

Les curieuses coordonnées de ce recueil : *primo*, ledit juron québécois, pierre d'assise et principe géométrique

de l'œuvre, mot mythifié, singulière étoile nouvelle ; *secundo*, les possibilités d'un tel mot agrandies à l'échelle d'une totalité, aussi bien d'art que d'univers.

Le surréalisme n'est pas absent de ce feu d'artifice.

Au fait, l'artifice est au principe de ces poèmes. Treillis complexe, meccano à travers lequel les fleurs de poésie éclosent çà et là.

En avant-propos, un humour réjouissant. « Le tabarnac, juron provincial dont la fonction première (ou mieux, *primale*) fut de concentrer du sens et de faire exploser le discours en signe unique, en coup de poing polyvalent, devait s'internationaliser. (...) Mot de passe, proféré constamment par les plus vocaux des nôtres, qui croyaient avoir là le mot juste, l'unique, celui qui dit tout. (...) La polysémie du mot même et l'exemple précurseur du Mexique exigeaient que la bombe tabarnac éclate en tabarnacos au-dessus de la terre entière. » Etc.

(Au Conseil de la langue française, en 1980, le bon, l'estimable, le doux Jean-Charles Falardeau, un beau matin, poussa une charge subite, mémorable et aussi violente que scandalisée contre notre manie nationale, car il venait d'apprendre que les Mexicains faisaient une fortune mondiale à tabarnac...)

Toutefois, à la lecture, on se lasserait, on finirait par se croire au casino, charrié par le hasard, l'œil rivé sur la roulette. Il faut donc, lisant *Le Sacre*, faire aussi le contraire de cette diablerie : aller lentement, revenir en arrière, lire deux ou trois poèmes, pas davantage à la fois, comme on ferait s'il n'y en avait que quelques-uns dans le recueil. Autrement, la poésie est emportée par la machine.

Le lecteur ainsi prévenu, voici ce qu'il pourra trouver s'il suit mon conseil. Je prends pour exemple le tout premier poème de l'œuvre, au titre commandé bien entendu par la lettre T. Voici la poésie même.

TRILLE

trille
aima-
ble de l'
aube
rayon-
nement de l'
arbre en-
chanté par l'
oi-
seau

Jean Daniel, Affirmation nationale et village planétaire, Fides, Musée de la civilisation, 1998.

Trente-cinq petites pages, le texte d'une conférence prononcée à Québec sur l'avenir des nations dans le village planétaire. Cela se lit avec intérêt et curiosité. Il n'est pas indifférent d'entendre un homme de réflexion comme Daniel, un étranger, homme de gauche, d'esprit laïque, observateur cultivé, libéral, moderne et très attentif au devenir présent du monde, disserter sur cette question depuis le point de vue de l'humaniste européen qu'il est. Ses origines intellectuelles et culturelles cautionnent assez l'indépendance de son discours.

Moins immédiatement en situation que nous, que dira-t-il? Des choses comme celle-ci: que ni l'universalisme religieux (comme dans l'Islam), ni l'impérialisme, ni l'internationalisme prolétarien, ni le culte de l'individu n'ont fait et ne font disparaître l'idée de nation. Ni l'économisme, ni la mondialisation, peut-être aussi.

« Plus je réfléchis, écrit-il, et mieux j'observe que l'heure de la disparition des nations n'est pas encore arrivée. Et je trouve, pour ma part, que c'est un bien. »

Sur la résistance opiniâtre des identités, on pourrait d'ailleurs faire observer que les Juifs font l'expérience du village planétaire, eux, depuis deux mille ans... Cela prouve sans doute quelque chose.

Et les Amérindiens ?

Mais alors il ne subsiste au fond qu'une question : comment aménager les cohabitations. Sur ce point, en ce qui nous concerne, Jean Daniel, qui regarde du côté des associations appelées par l'Alena et non pas du seul Canada, se refuse, ne se reconnaissant pas la compétence nécessaire pour en arriver à une conclusion précise.

Jean Le Moyne, Une parole véhémence, textes réunis et présentés par Roger Rolland, avec la collaboration de Gilles Marcotte, Fides, 1998.

« Il a été le plus grand professeur d'être que je connaisse, le plus grand ennemi du néant », écrit Mario Pelletier à propos de Le Moyne. Cette forte phrase résume, condense les hommages et souvenirs d'une douzaine de personnes qui donnent de lui une assez saisissante image, dont Anne Hébert, Monique Bosco, André Burelle, Naïm Kattan, Gilles Marcotte et quelques autres, parmi lesquels feu Gérard Pelletier dont on reproduit quelques pages de 1962. S'ajoutent à ces témoignages dix ou douze textes de Le Moyne.

Ce personnage est plus extraordinaire que ses écrits, qui sont tout de même de bons essais, d'une bonne écriture, dans lesquels la pensée a ceci d'exigeant qu'elle se révèle à maints endroits polarisée par l'absolu.

L'intérêt de ce livre, c'est, par touches successives, le vivant portrait de cet écrivain, dont la personnalité justifie l'évocation faite de lui. De même que cette

personnalité dépasse l'œuvre qu'il a donnée — ou plutôt qu'il n'a pas donnée —, de même surgit, parmi ces courts chapitres, avec un relief surprenant, l'homme même, et cela fait l'essentiel de cet ouvrage.

Quant à l'œuvre de Le Moyne (assez peu de chose en vérité), il reste à savoir ce qu'elle sera une fois correspondance et inédits publiés, car cette correspondance, notamment, on la dit nombreuse et substantielle. Pour l'instant, la figure de Le Moyne, à défaut d'une œuvre plus considérable, se mesure curieusement à celle qu'il aurait pu produire, comme s'il l'avait effectivement créée, car l'auteur, par ses dimensions intellectuelles, la portait pour ainsi dire visiblement. Confrontation singulière, dont on a l'intuition qu'elle peut s'avérer juste.

Tout cela dit, qu'on m'excuse, qu'on excuse cette manière abrupte, je vais changer soudain de ton et de propos. J'ai même failli ne pas écrire ce qui précède. Car, par malheur, il y a quelque chose que je déteste absolument chez Le Moyne : son mépris, un mépris d'exception, réservé aux siens, aux nôtres, considérés collectivement dans leur histoire et leurs insuffisances, nous, nous seuls, maladivement, comme chez Jean-Louis Roux. Il s'en trouve des échos dans ce livre, et, au surplus, pas seulement chez Le Moyne. J'ai horreur de cette morgue. Je réagis, je me porte à la défense. Un peuple, ce n'est pas un produit des salons. J'aime, je suis solidaire.

Le mépris dont je parle est proche parent de celui d'une catégorie de bourgeois francophones de la première moitié du siècle. Je me rappelle un certain climat chez celle-ci, laquelle, méprisant nos gens et donc les siens, le peuple et notre peuple tout ensemble, trouvait cela fort chic et s'anglicisait avec fierté non par culture mais par aplaventrisme et proprement par inculture. « Canayens » (pour nous désigner) était un terme de snobisme et de dédain roucoulant que j'ai

entendu cent fois dans ma jeunesse. Ce mépris, celui-là même, a comme dérivé chez des intellectuels fédés de la seconde moitié du siècle. On l'y retrouve identique à lui-même, rendant tout à fait le même son, bien qu'enveloppé de culture à ce point qu'on s'imaginerait qu'il est noble. Mais j'ai vécu et je sais très bien ce dont il s'agit. Je l'ai vu chez des tas de médiocres privilégiés.